

vous tous qui vous êtes attribué l'entreprise de l'esprit public, vous qui voulez l'attirer dans votre cause, vous qui avez besoin de son vote aux comices, de sa signature pour une pétition, de sa voix pour un jugement, allez sans crainte. Raisonuez, attaquez, diffamez, déchirez; travaillez hardiment à démolir les principes, à ruiner les réputations. Il vous fera passer sans colère. Si votre phrase est bien tournée, il s'en fera honneur; car il veut être écouté. Si votre épigramme est piquante, il en divertira ses hôtes; car il a le mot pour rire. Si vous lui fournissez une nouvelle, il pariera sur votre parole; car il croit à l'imprimé. N'ayez pas peur qu'il reconnaisse le désordre en habit noir, parlant de haut, tournant une période, affectant l'air penseur. Il le prendrait plutôt pour un adjoint de maire. Le désordre qu'il connaît, qu'il redoute, pour lequel il descend dans la rue avec son fusil et son sac, à les bras nus, la voix rauque, enfonce les boutiques, et jette des pierres à la garde municipale.

Et puis le bourgeois de Paris tient à la liberté. C'est son bien, sa conquête, sa foi. Les trois syllabes qui composent ce mot amènent le sourire sur ses lèvres, et font relever plus fièrement sa tête. Si vous lui dites qu'un homme ne veut pas de la liberté, il vous répondra, sans

hésiter, qu'il faut le mettre en prison. Pour conserver ce bien précieux, il se soumettra lui-même à toutes les entraves, à toutes les privations, à tous les sacrifices. Persuadez-lui que sa liberté est menacée, et sur-le-champ il abandonnera son bien-être, sa vie douce et occupée, ses affaires, sa famille. Il subira les plus rudes corvées, la captivité du corps-de-garde, la tyrannie de la consigne. Il demandera le premier qu'on ferme les barrières, qu'on fouille les maisons, qu'on s'empare des gens suspects. Il sait que la liberté ne se défend pas toute seule, qu'il lui faut le secours de la police, l'activité d'un juge d'instruction, des lois exceptionnelles qui frappent vite, fort, et loin. Pour elle il se fait gendarme, sergent de ville, tout, hors dénonciateur. Car notez bien ceci; il a horreur de l'espionnage. Dans son dévouement le plus aveugle, le plus emporté, il lâcherait un jésuite pour courir après un mouchard.

A travers toutes ces révolutions qui ont changé tant de fois le nom de sa rue, l'écharpe de son officier municipal, les couleurs du drapeau flottant sur le dôme de l'horloge où il va prendre l'heure, la cocarde du facteur, et les armoiries du marchand de tabac, il lui est resté cependant du respect pour l'autorité. Seulement son embarras est grand, lorsqu'un beau matin son jour-

nal se prononce contre le gouvernement; son journal qu'il estime, qui le compte parmi ses plus anciens abonnés, à qui il adresse le montant de sa souscription patriotique, dont le porteur le connaît et le salue par son nom. En voilà pour toute une journée d'incertitude et de malaise. Cependant il comprend que l'autorité a pu être trompée; l'article du journal l'éclairera sans doute, et il s'endort, sur la foi de cette espérance, réconcilié avec les ministres, et avec le préfet de police qui sera destitué le lendemain.

Le bourgeois de Paris est électeur; il l'était avant la dernière loi; cette parenthèse est de lui. Lorsque le collège de son arrondissement est convoqué, il semble avoir grandi d'une coudée. Il y a de la fierté, mais de la défiance dans son regard. Tout ce qui l'approche lui paraît en vouloir à son vote. Mais il a élevé un rempart impénétrable autour de sa confiance. Là viennent se briser toutes les recommandations de l'amitié, toutes les séductions de la brigade. Il lit avec attention la profession de foi des candidats. Il prend note de leurs sentiments, de leurs promesses, pour les comparer et faire son choix. Puis il range ces notes étiquetées et numérotées dans un carton. Quand le jour de l'élection s'avance, il s'enferme dans son cabinet, sans sa femme cette fois. Il tire tous ses papiers religieu-

sement l'un après l'autre, et il lit : « N° 1, « M. PIERRE, indépendance de position, fortune « honorablement acquise, zèle ardent pour les « libertés publiques, amour de l'ordre, engage- « ment de n'accepter aucune fonction salariée. » — « N° 2, M. Paul. Fortune honorablement ac- « quise, indépendance de position, engagement « de n'accepter aucune fonction salariée, amour « de l'ordre, zèle ardent pour les libertés publi- « ques. » Et ainsi de suite jusqu'au numéro 13 qui est le dernier, sans autre changement que la position des mots intervertie, comme dans la déclaration d'amour de M. Jourdain. Il se rend à la réunion préparatoire, et en revient plus indécis encore. Car toutes ces probités politiques, dont chacune se présentait à lui si compacte, si pleine, si entière, ont été terriblement disloquées. Enfin, le jour arrivé, il rentre chez lui satisfait, il a soutenu jusqu'au bout sa résolution, il a voté selon sa conscience, il a fourni au scrutin une voix perdue.

Le bourgeois de Paris est juré; c'est encore là un acte de sa religion politique. Il s'y prépare en lisant pendant quinze jours la *Gazette des Tribunaux*. Le voilà sur son banc en face de l'accusé. Le premier jour, il se défie du ministère public et du président; il s'appuie sur ses deux coudes pour ne rien perdre des paroles de l'a-

vocat; il se prend de compassion pour les voleurs, il acquitte d'emblée tous ces malheureux jetés dans le crime par le besoin. Le lendemain, il est moins tendre, moins facile à toucher. Le dernier jour, il est devenu juge, juge plus rigoureux que ceux qui en font leur état, et qui sont blasés sur le crime comme sur la peine. En revenant chez lui, il achète un verrou de sûreté et renvoie sa servante. Pour les délits politiques, c'est tout autre chose. D'abord il voit toute la société ébranlée par une fougue d'écrivain, par une témérité d'artiste. Ensuite il s'y habitue, puis il s'en amuse. Et, à la fin de la session, il emporte sous son bras la caricature incriminée pour la pendre dans sa salle à manger, à côté du théâtre de la guerre.

Le bourgeois de Paris est garde national. Il est tout entier sous l'habit du soldat citoyen, avec un bonnet à poil. Il lui faut pourtant un grade. Il n'aspire pas à celui de capitaine. Ceci revient de droit au notaire du voisinage : car il y a encore, dans certains quartiers, de la superstition pour les notaires. Encore moins vise-t-il aux emplois supérieurs ; ils appartiennent de toute justice à ceux que la loi dispense du service, aux magistrats, aux députés. Lui, il est tout simplement sergent-major ; c'est un juste milieu entre le commandement et l'obéissance. Le ser-

gent-major couche dans son lit, voilà un grand point. Et puis, il y a plaisir à connaître tous ses voisins, à recevoir leurs réclamations, à leur accorder des faveurs, à savoir leurs excuses, à dénicher les réfractaires. Ne vous moquez pas du sergent-major ; c'est un personnage d'importance : c'est le marguillier d'aujourd'hui.

Rendu à la vie privée, le bourgeois de Paris s'occupe de ses affaires avec activité, avec intelligence. Il n'y porte de finesse que tout juste ce qu'il faut pour ne pas paraître un sot, pour montrer qu'il en sait autant que ceux de Bordeaux ou de Rouen. Du reste honnête homme, exact, et d'une probité sévère. Il a du temps aussi pour les plaisirs, et il jouit avec bonheur, mais sans ivresse, de tout ce que l'étranger vient chercher dans cette ville. Les fêtes publiques surtout ont pour lui un merveilleux attrait. Il n'est pas d'occupation pressée, de tracasserie domestique qui tienne contre l'invitation puissante d'une revue, d'une course, d'une solennité funèbre, d'un feu d'artifice ; les processions mêmes avaient du bon. Le bruit, la poussière, le soleil, la cohue, les bourrades des soldats, les fluctuations de la foule qui avance et recule, tout cela est joie, sujet d'entretien, source de souvenirs pour le bourgeois de Paris. Et puis comme il aime à placer un nom historique sur toutes ces figures qui

passent à cheval avec des épauettes et un cordon ! Au dernier cortège j'ai bien vu défilér cinquante fois devant mes yeux le général Lafayette, qui n'avait pas quitté son fauteuil. Parmi la multitude qui regarde les acteurs de ces solennités, les grandes renommées se tirent à plusieurs exemplaires, pour que chacun les ait vues, les ait montrées à ses enfants, qui en parleront un jour à leur postérité.

Le bourgeois de Paris aime aussi les arts ; il se fait peindre, il est au salon. Avez-vous vu, à l'exposition de 1831, dans la travée où des toiles toutes neuves enrichies de bordures gothiques couvraient les vieilles pages de Rubens, à côté des tigres de Delacroix, le portrait d'un garde national, portant sur sa perruque blonde un shakos placé de côté, la figure riante et joviale, un portrait qui semblait se regarder ? C'était un bourgeois de Paris. Honneur à l'artiste ! Toute la pensée du modèle se retrouvait là. Si je pouvais en avoir une copie, je déchirerais ce que j'écris maintenant ; le pinceau dirait tout.

Ne craignez pas que, parmi ses divertissements, j'oublie les spectacles, quoiqu'ils aient bien perdu de leur prix, depuis qu'on y jette à pleine main des émotions inconnues, bizarres, trop fortes pour son cœur si elles étaient sérieuses, outrageantes pour sa raison si elles sont

moqueuses et folles. D'abord ne le cherchez pas à l'Opéra italien ; il n'y a jamais mis le pied, parce qu'il veut, quand il paie, entendre les paroles. Il passe devant les Français avec un soupir, tout comme un homme du goût le plus fin et de l'esprit le plus cultivé. Si l'Opéra-Comique n'était pas fermé si souvent, il en ferait ses délices. Il y va en famille quatre fois par an, c'est presque un habitué. Il se console dans les théâtres où l'on joue le vaudeville. L'intrigue des pièces, dit-il, n'est pas forte, mais du moins on y rit, et il veut rire. Le Gymnase seul l'effarouche un peu. Les personnages y sont trop riches, on dirait que la révolution n'a point passé sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Là il s'arrête ; car il ne faut plus lui parler du mélodrame, jadis si noble, si touchant, si populaire, cause de tant de larmes, alors que les tyrans avaient la casaque du chevalier, les bottes jaunes, une grande barbe et une grosse voix, alors qu'on y voyait des princesses enlevées, des seigneurs captifs, des souterrains, des geôliers, des enfants, des délivrances miraculeuses. Maintenant le mélodrame lui fait mal au cœur avec ses guenilles, sa vérité crue, sa naïveté de baigneur. Il le laisse aux petites maîtresses et aux poissardes, aux gens du faubourg et aux élégants.

Et ce n'est pas là seulement une répugnance

de l'esprit. L'immoralité le révolte. Il a des mœurs, et il se vante d'en avoir. Ce serait une raison pour en douter, si cette prétention ne tenait pas à son existence même, si ce n'était pas là un de ses titres, sa mise de fonds dans l'égalité sociale. C'est par là qu'il se compare aux conditions les plus brillantes, et qu'il se trouve une supériorité. Un bourgeois dit : « J'ai des mœurs, » avec le même sentiment de préférence pour soi et de mépris pour les autres qui fait dire à un noble : « J'ai de la naissance », à un banquier : « J'ai des écus », à un homme d'esprit : « Je n'ai rien. »

A ce propos allez-vous me demander si le bourgeois de Paris est religieux ? Plaisante question ! Il s'est marié à l'église, il a fait baptiser ses enfants. Il trouve même fort convenable que sa femme aille le dimanche à la messe. C'est un bon exemple, et il vous dira, si vous le pressez, qu'il faut de la religion pour le peuple.

Je n'aurais pas fini de long-temps avec le bourgeois de Paris. Mais voici mon dernier mot. Si vous cherchez l'expression d'une société ardente, enthousiaste, jeune, passionnée, capable d'un grand effort pour la vertu ou d'une grande audace pour le crime ; si vous avez besoin de ces figures hardiment dessinées, de ces traits vigoureux et tranchés qui animent un tableau d'histoire, allez ailleurs, je ne sais où. Mais fouillez

dans une ville dont Jules César n'ait pas parlé, qui n'ait pas tant de révolutions à raconter, tant de noms gravés un jour sur ses monuments, et, le jour d'après, effacés ; une ville encore où l'homme ne soit pas étouffé par les hommes, usé par un frottement continuel. Que s'il vous suffit d'un homme doux, bon, honnête, simple, généreux, confiant, hospitalier, d'une de ces physionomies paisibles et riantes qui font plaisir dans un portrait de famille, prenez le bourgeois de Paris. Confiez-lui votre fortune, votre fille, votre secret même. Demandez-lui un service qui ne retarde pas trop l'heure de son dîner, et comptez sur lui. Seulement je vous conseille d'être pressé, et de ne pas vous asseoir si vous allez le visiter le lendemain d'une émeute.

A. BAZIN.

